

POINT DE DEPART

Marion Renauld / mars 2013

1. AU DEBUT.

Au début j'étais là. Je suis là. Je ne peux pas même parler pour le dire, je sens seulement que je suis, mon cœur, les parties de mon corps qui sont en contact avec le sol les choses qui me passent par la tête. Au début, j'étais même seulement cela, des sensations dans un liquide, et pas même cela, un pois chiche relié par un tuyau d'un rouge un peu plus sombre, et c'est un fait étonnant de visionner la reconstitution par images échographiques de la constitution par voies sanitaires du visage sur le fœtus à un endroit qu'au départ, on ne reconnaît pas.

Ou non. Au début, il n'y a pas cela. Nous avons des souvenirs. Nous allons d'un souvenir à l'autre remonter le cours du temps, jusqu'aux histoires que nous savons parce qu'on nous les a racontées, pas parce qu'on se rappelle de soi-même, et parfois on se recompose un souvenir propre à partir de ces histoires, et on est convaincu qu'on sent encore comment c'était, mais non. Mais oui, au début, je peux donner quelques instants, des remembrements d'enfant, des résurgences, des moments où on comprend qu'il y a deux mondes, et que dans le suivant, tu n'y es pas encore. On hésite à donner des exemples, tellement c'est des clichés, ou bien très personnel, et donc pas beaucoup éclairant.

Parce qu'au début de soi, d'accord, mais au début de tout. Il n'y avait rien, ça s'est multiplié à l'infini. Ou mieux : il y avait déjà tout, et ça ne fait que malaxer. Alors on peut trouver le bon sens, les perceptions directes, et savoir qu'au début,

partout, il y a des choses, et jamais rien du tout. Et que nous tranchons, dans le flux, le point de départ. Et quand nous disons Elle a toujours été comme ça ! ou J'ai toujours été comme ça ! ou Ça a toujours été comme ça !, nous faisons remonter jusqu'au début de soi, de quelque chose, d'accord. Le fameux nœud de base.

Qu'avec les fins, on soit plus à l'aise, c'est à cause de la pensée-objet. Parfaitement. Car toute chose procède selon un long développement et peut aller en s'usant, mais aucune chose ne naît comme par magie, d'un abracadabra fracassant, alors qu'on peut très bien se rompre, d'un coup. Nous naissons dans une atmosphère de nuées, et nous brisons dans un hoquet. Le miroir de l'entrée, qui peut dire quand il commence, avec toutes ces mains en mains et assemblages de matériaux ; il est tombé le trois janvier à l'aube, en l'année deux mille douze, là.

Cela dit, on peut créer quelque chose en trois coups de cuillères, ou une signature. Et tout s'étiole, s'effrite, laisse aller dans le magma encore, et les bris de l'entrée, les résidus, rebrassage, souffles de vent, chaleur des fours. Et il peut même y avoir les deux : une origine meuble et fixe, une fin lente et nette. L'acquisition d'une compétence, danser, compter. L'amour. L'utilisation des machines à écrire. Existât-il un jour où l'on put dire : Machine, te voilà première et unique ! A toi revient le nom, à toi revient d'inaugurer l'institution. Homme, te voilà premier et unique ! A toi revient le nom, la pureté, la tradition. Poisson, éh ! *Piscus*, toi, premier poisson, bonjour !

Point de départ.

J'ai envie de dire Départ, pour quoi faire ? Rien n'empêche d'avoir des origines multiples, aussi. Etre des greffes. Etre la rencontre de deux forces, trois, dix, dix forces et sept courants. Rien n'empêche de multiplier les facteurs, d'y ajouter des lois, des lois *cum grano salis*, et d'offrir aussi différentes rames, fonction de

ci et ça. Au départ. Au départ on renverse le truc, et on dit A l'arrivée. A l'arrivée nous avons du verre brisé dans l'entrée, de gros problèmes de frontières mais aussi des histoires fabuleuses. Le début des contes de fées commence par un château, celui du *Meilleur des mondes*, par un bâtiment gris haut de trente-quatre étages. Par une personne, par un group de personnes, par deux personnes, par aucune personne du tout, un plan de ville, un plan du cosmos. Et dans la grande diversité des approches, nous pouvons piocher.

2. ENFIN DES CERFS.

Le débat sur les animaux, peut-être même que la solution, c'est le problème aussi. Aussi bien que les problèmes intergénérationnels, comme le souligne monsieur watzlawick. Quelque part nous défendons le droit à la vie pour les animaux parce qu'au départ, il y en avait, et nous défendons le droit à la corrida parce qu'au départ, il y en avait, et nous défendons le fossé entre les générations parce qu'il y en a toujours eues, des grands, des petits, et des moyens. Et quand nous effaçons le début, ou bien nous revenons au présent un bon gros Maintenant, c'est comme ça. Ou bien nous envisageons la suite, la suite, donc le mieux. Aujourd'hui, c'est demain. Si on pouvait encore avoir quelques cerfs dans nos forêts, franchement, ça ne serait pas de refus. Cela dit c'est si jamais la question est posée, parce que la question n'aurait jamais dû avoir à se poser.

Nous sommes trop gourmands. Nous aimons les choses qui s'épuisent, nous n'aimons pas assez l'inépuisable, nous l'épuisons. Nous rendons la nature à l'image de ce que nous sommes, finie alors qu'elle est censée être éternelle. A toujours été, est, sera. En tout cas, si avant peut-être il n'y avait pas d'arbre, c'était pas nous. Mais nous avons sans doute permis à des sols de devenir fertiles, salubres, salubres pour que nous puissions y mettre des routes, du dur, de l'épuisable. Et puis des champs. Des prairies.

La chasse aux cerfs, cette rencontre absolument surnaturelle au petit matin, ces brumes et ces bois, cette union qui rend l'homme animal et l'animal humain, au seuil de la porte des grands, des loyaux, des honorables, et bien sûr pas cette boucherie sans nom, même à cheval. Tout ce sang versé pour cause de transes et rituels, et tous ces efforts réitérés pour communiquer avec tout ce qui est vivant.

Alors que, aimer les cheveux. Nous avons vraiment des passions irrationnelles. Par exemple, à un moment donné, ça nous est paru étrange de penser aux sacrifices humains opérés en des temps sombres et reculés, mais adéquat de couper des têtes à la guillotine, ou de façon électrique, ou avec des pistolets. Et c'est parce que le rituel ne comptait plus, mais le légal, oui. La société a plus valu que les dieux. Nous avons aussi pu préférer les martyrs personnels. Et à partir de ça, nous pouvions construire nos valeurs. Quelques, tous, un. Zéro, pour les cerfs, ce serait dommage.

3. *HOLY SHIT.*

C'est souvent qu'à la fin on invoque encore des dieux, et quand bien même on n'aurait d'yeux (dieu !) que pour soi, on serait toujours là à se référer à quelque chose d'extérieur à nous, sur quoi ou qui on ne peut rien. C'est l'attitude pieuse. On ne fait que remplacer de choses invisibles en choses plus ou moins visibles, opaques, sélectes, personnelles. En choses dûment réglées, en choses posées comme ça, parce que c'est comme ça, comme c'est, comme ça doit être. C'est souvent à la fin d'une tentative de compréhension. *Holy shit !* Mystères.

On peut choisir. Si on choisit, pas de mystère. On peut être choisi, pas de mystère.

Mais dans les ruelles sombres et les halls de grands magasins, et les bals bien menés et les salles bien remplies, sous la chaleur d'une couverture, dans l'amère

sensation de citron, tout crie Nom de dieu ! Sacré caca ! Haut merdier ! Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?! Après la surprise, les voies de respiration par la réduction des causes et des effets, avec clauses et choses. Bien. Ceci est un monde. Ceci est un individu. Ceci est toi, ceci est moi, et inversé, et parfois nous, nous inclut toi, parfois non. Mais pourquoi donc la chaux est-elle la petite oubliée des produits du bâtiment ? Pourquoi nous avons des discours si bien séparés, et reçus de manière si polie, ou si offensante ? Pourquoi ils ne viennent pas demain ?

Les pourquoi entraînent manifestement de rebonds en rebonds aux gros tas, aux nœuds, aux fils spirituels. Les comment sont beaucoup plus humains. Car nous pouvons savoir comment on fabrique la chaux, son histoire, ses failles et ses atouts, et nous ne savons pas encore, peut-être, comment l'améliorer, mais c'est peut-être possible. Comment nous avons découvert cela ? Comment faire pour avoir le même rendu, plus ou moins, sans pinceau ? Alors que pourquoi ; pourquoi c'est offensant, ou poli. Eh bien, parce que les êtres humains sont dotés de certaines facultés cognitives et motrices leur permettant, par collectivisation des découvertes, d'avancer dans l'exploration des dispositions et mortiers de ce monde (poli). Mais pourquoi avons-nous ces facultés ? Pourquoi faisons-nous cela avec nos facultés et le monde ? Parce que nous voulons le faire ? Parce que nous sommes programmés pour le faire, par collectivisation des désirs, parce que nous devons faire cela (offensant). Offensant, sans doute, mais enfin ; pourquoi donc, par exemple, habitons-nous de telles choses ?

Si d'abord vous écrivez Maison, et puis que par ailleurs, quelque part sur la feuille vous écrivez Idéal (peut-être avec un « e », sans « e », et parce que vous vous demandez déjà Idéal de la maison, ou Maison Idéale). Qu'est-ce qui vous vient ? Qu'est-ce qu'on en a à faire de ce qui nous vient ? Eh bien, c'est tout de même là sous nos yeux, c'est vivant. Et puis voilà, l'idéal n'est pas sous nos yeux, et *holy shit*, qu'est-ce qu'il pourrait bien être, et si même il devenait, vous voyez,

réel, ben ça pourrait tout aussi bien tomber à l'eau. Et cela fait ça pour tous les mots, toutes les situations, toutes les perceptions, toutes les façons qu'on a de s'exprimer. Dans l'idéal, ça donnerait quoi ? On passe les sinistres qui disent que ça n'existe pas, que c'est dangereux, vaseux, céleste. Il faut revenir au départ : de quoi nous avons besoin, de quoi nous avons envie. Dans la vie.

4. OUROBOROS.

Cela non plus, ça ne se voit pas, même c'est tellement le cas, le cas du serpent qui se mord la queue, du problème qui est la solution, d'aujourd'hui qui est déjà demain. Et nous pensons encore qu'à force de gros ciseaux, nous pouvons régler l'affaire. Et quand nous croyons qu'il faut du temps, nous découpons le temps en étapes, nous voulons passer l'hiver. Sur la ronde nous oublions des morceaux, et des souvenirs qu'il nous reste, nous créons des jonctions avec ce qui est maintenant. La projection hors du cercle est un art qui s'affine.

Voyez-vous, elle disait, je ne sais pas comment j'ai toujours été, à quoi je suis damnée, à quoi je suis douée, je ne veux pas le savoir. Mais elle disait Pour que mes cheveux sèchent, j'utilise un sèche-cheveux ; nous manquons de sèche-larmes, nous manquons de dénoue-questions, nous manquons pose-joie, et manquons-nous encore de pommes à mettre dans la gueule de l'ouroboros, nom de nous ! Et parfois nous savons où est la pomme, nous savons de quoi nous avons besoin mais nous ne voyons pas la sortie, nous voyons quelques pommiers, nous voyons bien les tartes, les compotes, les marmelades, nous aimons les gelées, nous refusons de dire J'ai toujours aimé les gelées, donc je les aimerai toujours. Il y a des cycles qui s'ouvrent, plantons les graines. Il y a des cycles qui s'ouvrent sans qu'aucune fois nous n'ayons eu à semer, et cela est un don.

Le serpent qui se mord la queue est un serpent qui ne consomme que lui-même, comme si de ces autres, il ne mangerait point. Le serpent qui se mord la queue refuse que le temps continue après lui, qu'un autre temps, même, existe autour de lui. Le serpent qui se mord la queue est la nature qui se génère et se régénère, qui se célèbre et se détruit, et personne n'a le droit d'intervenir. Et bien quand nous tournons sur nous-mêmes, nous faisons cela : nous voulons nous inscrire dans un monde qui est notre monde, et qu'aucune dent ne peut venir perturber. Mais si les pommes, nous ne les mangeons pas, c'est don perdu, ou c'est offert à un autre (un ver, un cerf, la terre). Et si, à ce serpent, nous lui tordions le cou, et que nous lui disions Ta pomme, je n'en veux pas, je te préfère toi ! Hein Adam, que dirais-tu d'une fricassée parfaite, sans écaille et tendrement cuite. Ensuite nous irons bon train, j'ai hâte qu'on soit plusieurs.

Et Adam, ayant creusé le bol, l'ayant rendu solide, recueille le petit Ouroboros qui, dans la connaissance de sa nature et simplement l'envie de faire plaisir, se retrouve à cuire à la pleine lune. Il y a là bas des êtres, il y a tant d'êtres, des feuilles, des cailloux, des poils, des plumes, des mouvements. Eve est avide, Adam est avide, ils sont déjà de nombreux avides, tendus. Ils sont unis, de bouts de nature en bouts de nature et plus, ils tendent. Ils ont l'élasticité de se mouvoir hors. Ouvre-moi donc dehors. Et du dehors ils en avaient envie, et des autres, de l'autre comme autre ils en avaient envie, ils tiraient les volets, ils chantaient des louanges, ils défiaient. Ils avaient besoin d'îles et envie d'ailes, besoin d'il et elle, *vamos*, ils avaient la bougeotte.

Et Eve ayant tissé le lin, ou quelque chose pour faire une couverture, ils s'emballèrent dedans. Avec sa pioche s'en va retourner tout ça, Adam taille une flûte.

Nous tenons à acquérir notre liberté, à la gagner, comme si nous ne l'avions pas déjà. Eve regarde Adam libre, les champs libres derrière, et puis elle contraint le plat du lin, elle serre les fils, elle brûle tout ce bois, tout ce bois qu'elle soumet,

et le serpent. Le serpent revendique sa liberté, et glisse droit sur le tronc à toute vitesse comme les antilopes à grandes enjambées. Tous nous revendiquons notre droit à la liberté, notre droit à la vie. Malheur malheur ! La vie des uns dépendrait-elle de la mort des autres ? Quelle vanité ! J'espère que tous les patrons sont convaincus que les ouvriers aiment leurs conditions d'ouvriers, et que les gouvernements sont convaincus que le bas peuple est béatement heureux, parce que sinon ça doit y aller, là-dedans, la double pensée. Grâce leur soit rendue, leurs sacrifices n'ont pas été vains : ils m'ont fait vivre, moi ! Honneur aux pommes que je goûte, gloire aux spectateurs de ma vie !

Chacun son serpent.

Pendant ce temps-là, dès le début le monde était là. Il était là. Il ne pourrait même pas vous le dire, il sentait seulement qu'il était, qu'il avait son cœur, toutes les parties de son immense corps en contact les unes des autres, ou par voies médiate, et toutes ces choses qui passaient dans l'air, le vent qui passaient entre les peaux, dans les plumes, les chairs qu'on échangeait, les souffles et les murs. Il était même seulement cela, des sensations dans un liquide, et pas même cela, un pois chiche dans un corps gazeux, d'un noir un peu sombre, et c'est un fait étonnant de visionner la reconstitution par images satellites de la constitution, par voies sanitaires, du visage de lait du cosmos à un endroit qu'au final, on voit mieux sans lumière. Mais en vérité.